



# Actualité de Sénèque

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 JANVIER 1995

Sénèque n'est ici qu'un prétexte, mais un très bon prétexte. Le propos n'est pas de venir proclamer je ne sais quelle urgence ou opportunité de se reconvertir à une philosophie qui est communément dénommée stoïcisme. Au demeurant, dans le désarroi présent des idéologies et l'érosion de doctrines que l'on croyait immunisées contre la fragilité, il serait peu aisé de remettre en honneur une pensée qui serait un système, si toutefois il est possible de confiner dans un système la mouvance stoïcienne que même le prestige de Sénèque ne suffit pas à unifier. Il y suffit d'autant moins que l'existence de ce proche de l'empereur Néron, compromis dans les manœuvres politiciennes, n'échappe pas au grief commun : les actes ne sont pas en accord avec les principes.

Non, le propos immédiat de cette communication est beaucoup plus contingent, bien que Sénèque ait sa part dans le phénomène que j'ai retenu. Il se trouve que, depuis quelques années, l'édition parisienne nous a donné à relire — à lire des textes de l'Antiquité grecque et romaine, surtout romaine d'ailleurs. Je ne pense pas aux travaux d'érudition que mènent avec constance des institutions comme les universités ou les éditions des Belles-Lettres, à qui, on doit, vous le savez, un immense patrimoine littéraire, philosophique, voire religieux, toute une bibliothèque de traductions qui n'a plus besoin d'être saluée. Je signale en passant que les Belles-Lettres, dans une collection parascientifique intitulée « La roue à livres », a publié en 1992 une nouvelle version du traité de Cicéron : *De la divination* (traduction et présentation de Gérard Freyburger et John Scheid ; préface du romancier libanais et français Amin Maalouf). L'occasion n'est-elle pas

tout indiquée pour s'interroger sur ce qui peut faire l'actualité d'une œuvre ancienne et, encore plus précisément, sur le mécanisme de l'actualisation ?

C'est qu'en effet d'autres initiatives éditoriales sont intervenues, et encore tout récemment. La plus apparente est celle d'une maison que l'on dira petite, à côté de grands groupes : Arléa, associée aux Éditions du Seuil. En 1990, paraissait *Savoir vieillir*, traduction par Christiane Touya, du livre célèbre de Cicéron sur la vieillesse. Sénèque était déjà revenu l'année précédente chez le même éditeur avec *La vie heureuse*, traduit par François Rosso ; en 1990, *L'homme apaisé*, condensé de deux livres : *La colère* et *La clémence* ; puis *Apprendre à vivre* : ce sont des « lettres à Lucilius », choisies et traduites par Alain Golomb. Cette année même, on nous proposa *Du bonheur selon Socrate*, c'est-à-dire le dialogue de Platon, *Gorgias*, sous-titre « De la rhétorique » ; Paul Chemla en a assuré la traduction, la présentation et les notes ; et encore les *Fables* d'Ésope, traduites et présentées par Claude Terreaux.

Chemin faisant, l'éditeur s'est aperçu qu'il était en train de rassembler une sorte de collection à part et il l'a baptisée : « Retour aux grands textes » : on y trouve Épictète (*Ce qui dépend de nous*) ; Euripide (*Électre*) ; Lucien de Samosate (*Amours*) ; Marc-Aurèle (*Pensées pour moi-même*) ; Aristote (*Les grands livres d'éthique*) ; Plutarque (*La conscience tranquille* ; *L'intelligence des animaux*), et on peut augurer que la collection ne s'arrêtera pas là, puisqu'on nous affirme que ces éditions rénovées, à commencer par *La vie heureuse* de Sénèque, obtiennent un certain succès de lecture.

La première chose qui saute aux yeux est le choix des titres français pour ces traductions ; *Savoir vieillir* ; *L'homme apaisé* ; *Du bonheur selon Socrate* ; *Apprendre à vivre*. L'éditeur, avec l'assentiment des traducteurs, tout heureux de voir leur livre de prédilection remis en circulation, concrétise de cette manière son projet. Car il s'agit d'un projet idéologique et pas seulement d'une décision ponctuelle portant sur une œuvre prise isolément. Un jour, quelqu'un — un comité d'édition peut-être — a décidé de republier des « grands textes » et, ce faisant, on posait l'acte d'actualisation, on rendait actuel, comme lorsqu'un produit est mis à la disposition d'une clientèle. Sénèque, Marc-Aurèle sont neufs, de toute évidence, pour une immense majorité de nos contemporains, qui n'ont pas à les redécouvrir, ne les ayant jamais rencontrés. C'est un fait de culture, certains diront : d'inculture.

La volonté d'actualiser s'est manifestée par les intitulés de ces livres. *Savoir vieillir* est plus éloquent et attractif que *De la vieillesse* ; *Le bonheur selon Socrate*, en jouant sur l'indéracinable fascination du bonheur, est plus éloquent que *Gorgias, dialogue de Platon*. Et on imagine assez bien le lecteur sortant de ses études d'électronique intrigué par un inconnu nommé Socrate.

Une deuxième remarque porte, elle aussi, sur le langage actualisé. Je veux parler de la traduction en langue française. Alain Golomb, présentant un choix des *Lettres à Lucilius*, nous met en appétit : « J'ai essayé, écrit-il, tout en restant fidèle au texte latin, de faire vivre aujourd'hui la parole de Sénèque dans une langue qui soit vraiment la nôtre. Ma tentative s'adresse aux lecteurs curieux et ouverts, aux amateurs. » Point n'est besoin de confronter l'original et la traduction pour observer que celle-ci est d'un abord tout naturel pour nous, aujourd'hui ; dans l'ensemble, elle reste fort sage et conforme au parler littéraire le plus convenable ; mais, tout à coup, et spécialement quand l'auteur a recours au style direct, on tombe sur un vocabulaire que les dictionnaires disent familier : *croulant* pour *vieillard* ; et *le petit chou* ; et on cherchera avec amusement quel mot latin a été traduit par *mollasson*. Ce ne sont que détails, un peu factices à mon avis, étant donné le style traditionnel du restant de la traduction.

À propos de traduction et d'actualisation verbale, je ne résiste pas au plaisir de relever ce que devient *l'Éloge de la folie*, d'Érasme, dans la version qu'en procure Claude Barousse pour les éditions Actes Sud, collection « Babel » (1994). Le parti pris de modernisme langagier est ici plus fréquent et provocateur. L'éditeur nous annonce une traduction « résolument vivante ». Exemples : les écrivains « vendent leurs salades » ; « plus c'est bête plus on draine d'admirateurs » ; « à partir du moment où... [sic] » ; « l'érudition authentique coûterait chérot » ; les snobs cherchent l'approbation « d'un ou deux bigleux ». Et le lecteur se demande comment on disait en latin « le rigolo de service », « Tartempion », « Trucmuche » ou « la petite nana »... Ces emprunts populaires, qui ont un goût de démagogie, sinon de snobisme, interrompent un langage de bonne compagnie, classique en somme. Le besoin de rendre actuel ne s'exprime pas tout le temps en argot ; le traducteur recourt au procédé par saccades et cela donne un discours discontinu, seulement plus sonore que celui du traducteur de Sénèque évoqué il y a un instant. La discontinuité navigue entre le texte latin et la volonté d'adaptation, pour ce que

l'on croit une meilleure compréhension et une plus sûre action de la pensée antique sur la pensée actuelle.

Je ne cacherai pas que cela me paraît décidément artificiel, insatisfaisant. Mais je ne veux pas ignorer comment se pose aujourd'hui, à certains interprètes du passé, le problème de la fidélité à Sénèque, à Érasme, à Platon ou à tout autre qui écrivait il y a très longtemps, dans une langue étrangère, pour une culture qui n'était pas la nôtre, ne serait jamais totalement la nôtre, quelle que soit la profondeur de la parenté entre Rome, la Grèce et nous. La fidélité textuelle au service d'une transmission efficace, le texte ancien à rendre intelligible et utilisable pour notre temps, c'est le défi que l'on tente de relever. Car, en dépit des évolutions mentales, des variations dans la manière de concevoir le bagage scolaire et l'enseignement des langues dites mortes, il y a encore et toujours la conscience d'un héritage à accepter, à explorer, à exploiter et même pour une fin morale.

L'édition qui se veut populaire, par le prix d'achat et la vulgarisation des textes, agit en ce sens avec une détermination qu'il faut saluer. Je pense à la collection « Bouquins » (chez Robert Laffont), qu'on a baptisée « la Pléiade du pauvre ». Elle a fait le pari, non sans risques financiers, de mettre à la portée du public des œuvres célèbres, des anthologies, des montages de textes autour d'une thématique (exemple : le voyage en Polynésie) des recueils d'œuvres complètes, comme c'est le cas pour le *Sénèque* sur lequel on reviendra plus loin.

Le souci d'actualiser l'antique a incité les responsables de « Bouquins » à publier, en un seul volume, deux ouvrages anglais sous le titre commun : *L'héritage de la Grèce et de Rome*. Ce sont deux ouvrages collectifs. Le premier : *L'héritage de la Grèce*, sous la direction de Richard Livingstone, date de 1921 et a été remplacé en 1984 par un autre, sous la direction de Moses I. Finley ; le second ; *L'héritage de Rome*, sous la direction de Cyril Bailey, date de 1923 et est republié tel quel. Les préfaces pour l'édition française de 1992 ont été rédigées par Pierre Grimal, à qui rien de ce qui est romain n'est étranger.

On prononce le nom de Pierre Grimal, comme celui de Jacqueline de Romilly pour la Grèce, et aussitôt on est sûr qu'un bon avocat assurera la défense et illustration de l'héritage, Il vient de faire paraître un imposant volume sur *La littérature latine* (Fayard, 1994). Ce qui a été sauvé de cette littérature est moins considérable, en volume, que ce qui en a été perdu, par le fait du hasard le plus

souvent ; mais, argumente Pierre Grimal, entre le quatrième siècle et le seizième on a copié et recopié les œuvres que l'on jugeait grandes ou du moins dignes de mémoire : « Le contenu même de ce corpus est déjà comme un jugement des générations qui a sauvé du naufrage ce qui paraissait le meilleur, le plus durable. C'est là une raison qui fait que cette littérature est "classique" c'est-à-dire permanente, exemplaire, que, si l'on veut l'ignorer, tout l'édifice de notre culture s'effondre » (*Note préliminaire*).

Ces choses sont écrites à la fin de notre vingtième siècle comme elles l'étaient, et avec la même conviction, il y a soixante ans lorsque j'apprenais le grec et le latin. Non seulement l'héritage a été transmis, mais les valeurs de durée et d'exemplarité continuent à être affirmées ; la résolution de tenir l'héritage pour un trésor de richesses intellectuelles, ou spirituelles, et l'égale résolution de le tenir pour actuel, trouvent encore des apôtres vigilants. Aux yeux de Grimal, un homme comme Cicéron, dont on ne sait pas très bien ce qu'il fut principalement — orateur, avocat, philosophe ou politicien —, inaugure « la nouvelle culture » dont nous sommes les héritiers. Grimal a écrit cela dans un de ses livres sur le célèbre Romain, et ce jugement glorieux est repris avec bonheur par le traducteur du traité sur la vieillesse, devenu, comme je le disais, *Savoir vieillir*. L'argument d'autorité est invoqué pour appuyer l'actualité d'un message.

Les argumentaires d'éditeurs, si on veut bien passer sur leurs préférences pour le superlatif, spéculent à fond sur cette actualité. *Savoir vieillir* est « sans conteste le meilleur livre de chevet que l'on puisse concevoir » ; quant à *L'homme apaisé*, de Sénèque, « il invite chacun de nous à s'interroger sur la fatalité discutable du malheur et sur les douces promesses d'une vie pacifiée ». Sommes-nous dans la rhétorique simpliste de la publicité ? On peut admettre que le « genre littéraire » de l'éloge commercial pousse à des excès d'enthousiasme, mais le fait qui nous occupe — actualité de l'ancien — ne se ramène pas à ces seules considérations. Je relis pour vous une « note de l'éditeur » — autre chose qu'un « prière d'insérer » — qui figure aux premières pages de *La vie heureuse*, de Sénèque. En l'occurrence, *éditeur* veut dire ou bien l'éditeur proprement dit, ou plus certainement le responsable de cette collection de textes anciens, de « grands textes ». C'est intitulé : *Lire Sénèque* et on entend là une invitation à la lecture, comme une obligation faite au bel esprit, à l'honnête homme. On apprend que

ceux qui lisent Sénèque « appartiennent à une franc-maçonnerie dispersée mais dont quelques membres, parfois, se reconnaissent. Alors, c'est une manière de secret qu'ils échangent, un signe qu'ils se font, mais en catimini, comme s'il fallait ne pas ébruiter l'affaire. L'affaire ? Elle consiste en ceci : contemporain du Christ, malheureux précepteur de Néron, stoïcien calomnié pour s'être approché du pouvoir, Sénèque est un auteur *providentiellement* moderne. Si moderne en vérité que plus d'un de nos essais de librairie, prétendument " contemporains " et qu'accompagne d'ordinaire tout un charivari de presse, renvoie involontairement à lui. Sur l'inconstance des princes, l'inutilité de l'affairement, la vanité du " spectacle " politique ou tout autre sujet propice aux effets de plume — Sénèque en dit plus, et mieux, en quelques lignes. À le lire davantage on s'épargnerait donc bien des agacements ou déplaisirs ». Et on appelle, comme témoin irréfutable, Montaigne...

On aurait envie, pour l'humour, de s'arrêter sur la formule étrange : « un auteur providentiellement moderne ». Quelle idée y a-t-il là d'une quelconque Providence ? Ou bien le terme ne serait-il qu'impropre ? Inspiré par la ferveur idéologique, par la certitude de savoir avec précision ce dont nous, modernes, avons besoin pour penser, pour vivre moralement ?

Mais nous revenons au point de départ. Quelqu'un, qui s'appelle anonymement l'éditeur, a fait la découverte de l'éminente modernité de Sénèque : « Un éditeur, dit-il, doit faire profession de partager son bonheur ; de proposer alentour ce qu'il se réjouit d'avoir, dans son coin, trouvé. » D'où le passage à l'acte : offrir des textes « dans la fraîche simplicité d'une traduction nouvelle et sans commentaires superflus... Donner à tous et de façon familière l'occasion d'une première rencontre avec le texte ».

Ce texte entrera dans l'élite des « grands textes ». Une sélection, à vrai dire réalisée de longue date par les écoles et la tradition critique, s'opère pour que les éventuels lecteurs n'aient aucun doute sur la qualité de la marchandise. La bibliothèque idéale, comme le musée imaginaire de Malraux, est un monument déjà édifié autant qu'elle est une utopie. L'universitaire américain Allan Bloom, frappé et scandalisé par ce qu'il considère comme une décadence de la culture générale, culture littéraire en particulier, chez les jeunes étudiants de son pays, dans son essai retentissant : *L'âme désarmée* (Julliard, 1987 ; préface de Saul

Bellow), se réfère à une entreprise d'édition, fortement mercantile, aux États-Unis dans les années 1920 et qui consistait à vendre en trente volumes cent livres consacrés comme chefs-d'œuvre de tous les temps. « Les grands livres », c'était le nom de la collection. On ne s'y préoccupait pas outre mesure de la valeur des traductions et de l'appareil critique, mais la visée était bel et bien de constituer un fond de culture et de faire lire. Les rééditions de Sénèque, Cicéron, Platon, etc. que nous recevons aujourd'hui relèvent d'une intention similaire, mais dans des proportions plus modestes et avec le souci affiché de répondre à un besoin du moment. Le flair du bon commerçant s'efface au profit du diagnostic culturel ; l'ambition est noble.

Permanence, pertinence, universalité, intemporalité, ces vertus ont été traditionnellement attribuées aux auteurs déclarés « classiques ». On insistait sur la connaissance sans faille qu'ils avaient de la psychologie humaine, égale à elle-même à toutes les époques et en tous milieux. La critique française a constamment professé ainsi le classicisme de Molière, Racine, Corneille, La Bruyère, La Fontaine. Nos classiques donnaient la main aux tragiques grecs, aux moralistes romains. La lucidité psychologique, la dissection des mœurs, se démontraient dans toute l'histoire littéraire des « grands livres ».

Il est intéressant de voir comment se vérifie, ou ne se vérifie pas, cette évaluation de l'héritage quand c'est de Sénèque et donc du stoïcisme qu'il est question. La collection « Bouquins », encore elle, propose un *Sénèque* (1993). Le volume contient les œuvres complètes, la présentation en a été confiée à Paul Veyne, grand connaisseur s'il en est des choses de l'Antiquité romaine : un avant-propos, une préface pour chacun des textes. Si on réunissait l'ensemble de ces commentaires de Paul Veyne, ils formeraient tout un ouvrage, y compris une bibliographie, la préface générale comptant déjà à elle seule plus de 120 pages.

Mettre en évidence l'actualité d'une philosophie, voilà l'objectif que se fixait l'éditeur. Paul Veyne répond à l'attente, mais d'une façon peut-être inattendue. Un magistral traité de la pensée stoïcienne, une situation de Sénèque dans cette pensée globalisante, nous avons de quoi récapituler un des courants les plus vivaces de la philosophie tournée vers l'art de vivre. Non pas vers la systématisation d'une morale, Paul Veyne le souligne fortement. Mais quoi de pertinent pour

aujourd'hui ? Plus strictement, de quelle manière l'esprit contemporain réutilise-t-il un certain stoïcisme ? Paul Veyne répond, dès l'avant-propos de cette édition.

Il conseille de commencer par la lecture des *Lettres à Lucilius*, et la raison première est « la modernité de leur style : phrases brèves, claires, mordantes, efficaces, qui savent rendre accessibles des questions parfois ardues au moyen d'une soudaine métaphore. C'est le style de notre prose d'idées depuis Montesquieu et de notre grand journalisme ». La deuxième raison est que Sénèque se montre philosophe authentique : « Malgré sa clarté, écrit avec humour Paul Veyne, il doit être pris philosophiquement au sérieux. » Il y a une utilisation actuelle du stoïcisme, écrit-il ensuite. « Il est devenu, pour notre usage, une philosophie du repli actif de soi sur soi et de la tenace dénégation d'un monde menaçant ou absurde. Il ne fut nullement cela en son temps... Le paradoxe est le suivant : voilà la philosophie la plus incroyable pour un moderne (car ce fut un naturalisme intellectualiste et optimiste, persuadé de l'unité du moi) qui devient pour les modernes objet de rêverie et d'exaltation, grâce à un détail décisif de la doctrine : le moi sujet actif, sans dieu (le dieu stoïcien est l'égal de l'homme) et sans maître. Le stoïcisme devient le moyen de survivre en un monde où il n'y a plus de dieu, plus de nature (tout est arbitraire culturel), plus de tradition et plus d'impératif (car l'impératif catégorique n'est que la sublimation de l'obligation sociale)... L'individu ne peut prendre appui que sur lui-même pour se défendre d'un monde qui (à la différence du monde pour l'optimisme stoïcien) n'est pas fait pour lui... Il suffit de dire : “ Le malheur n'est rien pour moi ”, pour qu'il en soit ainsi » (Paul Veyne : *Avant-propos*).

Ce n'est pas ici le lieu de débattre de la validité de la sagesse stoïcienne pour nous, maintenant. Ce débat sur une doctrine morale, pour savoir, comme le dit encore Paul Veyne, si le bonheur antique est bien le même que celui que prône la modernité, est mené cependant sans solution de continuité et je n'en veux pour preuve que la synthèse exhaustive faite par un expert en la matière, Pierre Hadot, dans son livre récent : *La citadelle intérieure*, traitant des *Pensées* de Marc-Aurèle et cherchant à saisir le « stoïcisme universel » (Fayard, 1992).

Comme vous l'avez compris, mon propos était moins ambitieux. Depuis que je m'efforce à la lecture comparative, je me suis très souvent attardé à examiner pour quelles raisons le mouvement de l'édition ramenait chroniquement à certains

penseurs, à certains écrivains, et il m'est arrivé d'estimer que l'actualisation dont on faisait une nécessité pour l'esprit et pour la conduite de la vie, en raison de valeurs à remettre en honneur, était discutable ; il en allait de même lorsque certains biographes magnifiaient avec une verve intéressée l'actualité de leur héros, injustement méconnu. Force est de reconnaître que le « retour aux grands textes » est une affaire cyclique ; force aussi de prendre acte que la culture française ne rompt pas avec la tradition des moralistes. Ce n'est pas à vous, chers confrères, qu'il faut redire que les moralistes n'ont pas pour dessein d'enseigner une morale. Paul Veyne apporte la précision, et à plusieurs reprises, en ce qui concerne Sénèque. Cela n'a pas empêché l'héritage de Sénèque d'être surabondamment revendiqué et exploité par les moralistes à la française. « Homme politique, écrivain et philosophe », selon le Dictionnaire Robert, Sénèque a été une source et ce n'est pas fini.

On verra comment, au dix-septième siècle, les moralistes puisaient à la source, en parcourant le volume » *Moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle, de Pibrac à Dufresny*, édition établie sous la direction de Jean Lafond, encore dans la collection « Bouquins ». À s'en tenir à une histoire des genres littéraires, ce volume de plus de 1.300 pages éclaire à merveille le sort réservé à la maxime, à la sentence, à l'aphorisme, au proverbe. Ce n'était pas le genre expressément adopté par Sénèque, mais Sénèque a fourni matière aux artisans du genre aphoristique. Un travail littéraire de condensation, inégalement réussi et parfois réducteur, s'est emparé des *pensées* pour en tirer une philosophie, une morale, des préceptes, en style laconique. La collection « Bouquins », poursuivant à la fois la vulgarisation des textes et une exigence d'érudition, ne se limite pas aux moralistes illustres, qui ont fait le bonheur des amateurs de citations brillantes. On rencontre, dans ce volume que dirige Jean Lafond, ancien professeur à l'Université de Tours et auteur de travaux sur la littérature classique française, le nom de Jean Puget de La Serre (1593-1665). Cet obscur polygraphe entendait « mettre en préceptes » les pensées du philosophe et, prétendait-il, aider la pensée par l'art de la formule ; en quoi il a fréquemment versé dans le banal et desservi celui qu'il affirmait vouloir populariser ; il fit de même pour Tacite, dont il collectionna les « maximes politiques ». Quand on aura ajouté que La Serre espérait faire passer, sous le couvert d'auteurs prestigieux, ses propres productions, on n'aura pas fait avancer

l'éthique ni l'art littéraire ; mais on aura vu que l'actualisation des Anciens a inspiré d'ingénieuses techniques.

Le goût des moralistes pour le style aphoristique et pour la maxime soigneusement ciselée ne leur sera pas réservé. Aujourd'hui encore, ce que René Char appelait « la parole en archipel », la pensée par fragments, le discours procédant selon une discontinuité qui n'est plus seulement de vocabulaire, a un adepte génial en la personne d'Eugène Cioran ; René Char lui-même était poète, et quel poète ! par la méthode du texte bref, fermé comme une étoile. Déjà Paul Valéry... Ceci dit par manière de conclusion pour relier l'œuvre ancienne, celle d'un Sénèque entre autres, avec les formes d'expression qui sont de toujours.

Copyright © 1995 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Lucien Guissard, *Actualité de Sénèque* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1995. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >